

résume, tout s'épanouit dans l'organisme, comme dans la plus haute expression de l'être : au tout s'appliquent les catégories de l'essence, de la forme et de l'existence ; aux rapports des parties entre elles, les catégories des contraires ; aux rapports des parties avec le tout, les catégories de la subordination. L'idée de l'organisation elle-même paraît pouvoir s'adapter, à certains égards et sous diverses formes, à tout ce qui est, aux êtres physiques ou spirituels, au fini ou à l'infini : l'homme, l'animal, la plante, comme êtres vivants, sont organisés ; la pensée dans l'ensemble de ses fonctions et de ses opérations, la lumière avec les couleurs, l'espace avec les combinaisons possibles entre ses dimensions, quoique pures propriétés, ont encore une organisation conforme à leur essence. Toutes les manifestations de la vie rationnelle, la société avec ses organes, l'art avec ses formes multiples, le droit avec ses applications, la science avec ses parties, tout est susceptible d'organisation. La science organisée est le système de la connaissance, en harmonie avec le système des choses. Les propriétés fondamentales de l'organisme sont la plénitude, la perfection et la beauté. Les conditions de la beauté sont précisément les mêmes que celles de l'organisation : unité, variété, harmonie. Si l'on veut bien admettre, à titre provisoire, qu'il n'existe ni vide absolu, ni imperfection absolue, ni laideur absolue, on reconnaîtra qu'il y a en toutes choses quelques traces d'organisation et l'on en cherchera la cause dans l'organisme infini et absolu (1).

Tel est le tableau des catégories dans son ensemble. Un pareil sujet exigerait un ouvrage spécial ; mais d'une part, je ne veux pas répéter ce que j'ai dit dans la psychologie, au sujet des propriétés de l'âme, et de l'autre, je reviendrai aux idées qui seront indispensables pour l'achèvement de la logique. L'essentiel pour le moment est d'embrasser les catégories dans leur ordre réel et dans leurs rapports, pour rec-

(1) Krause, *System der Philosophie*, 1828. — *Vorlesungen über die Grundwahrheiten der Wissenschaft*, 1829. — *Die Lehre vom Erkennen und von der Erkenntniss*, herausgg. von Leonhardi, 1836.

tifier les erreurs qui proviennent d'un point de vue exclusif jeté sur les objets de la pensée. Inutile d'ajouter qu'en exposant les catégories comme attributs universels, nous n'avons pas la prétention d'avoir démontré qu'elles s'appliquent toutes à chaque chose. Cette question se présentera au sujet des lois et de la légitimité de nos connaissances, et ne pourra se résoudre sans le secours de la partie déductive ou synthétique de la science.

CHAPITRE III

LE RAPPORT ENTRE LE SUJET ET L'OBJET DANS LA CONNAISSANCE.

Nous savons quel est le sujet et quels sont les objets possibles de la connaissance ; mais la connaissance n'est constituée que par un certain *rapport* entre le sujet et l'objet. Quel est ce rapport ? L'objet s'offre à la pensée, soit qu'il s'impose à l'esprit, s'il est présent, soit qu'il attende qu'on aille le découvrir, s'il est hors de notre horizon. Comment nous est-il donné ? La connaissance enfin a un double aspect, l'un subjectif, l'autre objectif ; comment se détermine-t-elle à ces deux points de vue ? Voilà ce qu'il nous faut rechercher pour achever la notion de la connaissance en général.

Le sentiment aussi bien que la pensée nous met en relation avec les choses ; mais les rapports diffèrent, quoiqu'il s'agisse dans les deux cas de la même âme en présence d'un même objet. L'âme, en tant qu'*affective*, est remuée, agitée, passionnée, dans le sens le plus étendu de ce mot : elle pâtit, elle éprouve quelque émotion ; en tant qu'*intelligente*, l'âme est calme, indifférente et conserve toute sa liberté d'action et d'appréciation ; d'un côté, elle subit une influence extérieure, qu'elle le veuille ou non ; de l'autre, elle reste impassible. La même opposition éclate dans l'objet, selon qu'il parle au cœur ou à l'esprit : il se présente au sentiment

comme un tout indivis, dans l'ensemble de ses qualités et de ses rapports; à la pensée, comme une chose à part, qui se détache de la réalité ambiante et doit elle-même être étudiée à part dans chacune de ses propriétés, de ses parties et de ses rapports. Cette différence ne saurait mieux s'exprimer que par les deux catégories opposées qui sont inhérentes à l'unité de l'essence, par les idées du propre et de l'entière. L'âme, comme pensée, reste telle qu'elle est et tend à saisir l'objet tel qu'il est, tandis que l'âme, comme sentiment, est impressionnée dans toute sa manière d'être, qui résulte de toute son activité antérieure, et tend vers l'objet considéré dans sa totalité. Le rapport indiqué par la connaissance est donc un rapport d'essence propre, où les deux termes, le sujet et l'objet, maintiennent leur distinction et s'opposent l'un à l'autre sans subir aucune influence réciproque. Le sujet et l'objet de la connaissance sont indépendants l'un de l'autre et conservent leur indépendance, tout en s'unissant; tous deux restent tels qu'ils sont et l'union qu'ils contractent dans la conscience n'altère en rien leur originalité. Dans le sentiment, au contraire, le sujet est affecté par l'objet et l'union des deux termes l'emporte sur leur distinction. C'est pourquoi la pensée, consciente d'elle-même, dégagée du sentiment, fait abstraction, dans le travail de la connaissance, de tout motif personnel d'espérance ou de crainte, de toute considération de plaisir ou d'intérêt, de tout préjugé de famille ou de nation. La pensée bien développée assure la liberté de l'esprit, elle le soustrait à l'empire des passions, à la tyrannie des traditions, et veut qu'il se montre dans la connaissance tel qu'il est lui-même et non tel que l'ont fait les habitudes qui règnent dans le milieu où il se développe. C'est pourquoi l'objet, à son tour, doit être connu tel qu'il est en lui-même, en dehors de nous, sans qu'on y ajoute ou qu'on en retranche rien, sans qu'on modifie aucune de ses propriétés.

La connaissance exprime un rapport de distinction, un rapport analytique entre le sujet et l'objet. Si l'on détermine ce rapport, on arrive à des conséquences exactes, incontables, qui en démontrent la valeur. En effet, les facultés

d'un être limité comme l'homme sont nécessairement affectées de négation : elles peuvent atteindre leur but ou ne pas l'atteindre. Examinons la pensée à ce point de vue. Son but est de saisir l'essence propre des choses. Qu'arrive-t-il quand elle l'accomplit et quand elle ne sait pas l'accomplir? En d'autres termes, comment se manifeste-t-elle selon qu'elle est avec l'essence propre des choses dans un rapport positif ou négatif? D'une part, elle est dans le vrai; de l'autre, elle est dans le faux. La vérité est précisément ce rapport où la pensée s'adapte à l'objet et le reconnaît tel qu'il est, et l'erreur est exactement la situation contraire, où l'esprit ne reconnaît pas l'objet tel qu'il est, soit qu'on donne à l'objet des propriétés qui ne lui appartiennent pas ou qu'on lui refuse des propriétés qu'il possède. La vérité est le but de la pensée, l'erreur en est la déviation. Ces définitions n'offrent rien de nouveau, mais se tirent, pour la première fois, de la définition même de la connaissance et la justifient : la connaissance est le rapport de la pensée avec l'essence propre des choses; ce rapport pour nous, en tant qu'être fini, peut être positif ou négatif : le rapport positif donne la vérité, le rapport négatif donne l'erreur. La vérité et l'erreur sont donc les deux déterminations de la connaissance, considérée dans sa qualité. La comparaison de la pensée et du sentiment rend ce résultat plus manifeste encore. Apprécié au même point de vue, comme positif ou négatif; le sentiment se détermine comme plaisir et comme peine, selon que l'objet, dans son ensemble, est en harmonie ou en opposition avec la situation présente de l'âme. Le plaisir et la peine expliquent donc le rapport d'essence entière, le rapport concret et synthétique, que le sentiment établit entre l'âme et les choses, comme la vérité et l'erreur rendent compte du rapport contraire signalé par la pensée. De là de nouveaux rapprochements qui marquent la différence entre la pensée et le sentiment, entre la connaissance et l'émotion : la pensée est au sentiment comme la vérité est au plaisir, comme l'erreur est à la peine.

On voit maintenant comment la connaissance diffère de la vérité : l'une est genre par rapport à l'autre, la vérité est

une espèce de connaissance. Toute connaissance n'est pas vraie, mais toute vérité est une connaissance pour nous ou pour Dieu. La connaissance est le rapport de la pensée avec l'essence propre de l'objet en général, positif ou négatif; la vérité est une détermination de ce rapport, le rapport affirmatif entre la pensée et son objet. L'autre rapport est une connaissance aussi, c'est la connaissance contraire à la vérité, c'est l'erreur, qu'il ne faut pas confondre avec l'ignorance. La connaissance est le rapport le plus étendu ou le plus indéterminé, mais non le plus compréhensif, entre la pensée et son objet; elle est un rapport analytique sans doute, mais un rapport quelconque de ce genre, un rapport adéquat ou non. Aussi faut-il ranger sous le titre de connaissance tout ce qui est un produit ou un état de la pensée : la vérité et l'erreur, la certitude et le doute, sont de ce nombre. La *certitude* est une espèce de vérité, c'est la vérité consciente, la vérité qu'on sait être vraie et qu'on peut soutenir contre toute affirmation contraire. Le *doute* est une hésitation au sujet de la vérité, non au sujet de la connaissance. Toutes les variétés de l'erreur et du doute, les opinions, les préjugés et les croyances, les conjectures, les hypothèses et les probabilités, sont encore des connaissances, car toutes dénotent une situation de la pensée en rapport avec un objet présent ou futur, possible ou réel, contingent ou nécessaire. Les opérations de l'intelligence sont d'autres déterminations du même acte de conscience. De là la circonscription de la logique. Cette science n'embrasse que la théorie de la connaissance, mais elle l'expose tout entière dans sa généralité et la poursuit dans toutes ses manifestations fondamentales.

La connaissance est le produit de l'activité intellectuelle, qui repose sur la distinction du sujet et de l'objet. Les *conditions* de la connaissance se tirent de nouveau de cette définition. Pour qu'il y ait connaissance, il faut un sujet, un objet, un rapport entre les deux termes. Mais l'analyse exige davantage : quelles sont les fonctions du sujet, et comment l'objet nous est-il donné dans la connaissance?

Les fonctions de la pensée ou les divers moments de l'acti-

vité intellectuelle, considérée en elle-même, abstraction faite de son objet, sont l'attention, la perception et la détermination : conditions internes ou subjectives de la connaissance. Pour connaître un objet, quel qu'il soit, fini ou infini, substance ou rapport, il faut d'abord que la pensée se porte vers lui; ce premier mouvement de l'esprit, qui appartient bien à la pensée, quoique la volonté s'y joigne, s'appelle *attention* : sans attention, point de connaissance, qu'il s'agisse d'un phénomène ou de l'être absolu. Nous aurions beau recevoir quelque sensation des objets qui nous entourent ou quelque impression d'un monde supérieur; si la pensée n'est pas présente, si l'âme est distraite ou préoccupée, nous ne savons rien de ce qui se passe en nous ou hors de nous. A cette direction de l'esprit, qui tend vers l'objet, succède ensuite un second acte par lequel la pensée saisit ou perçoit l'objet qui appelle son attention; ce degré plus élevé de l'activité intellectuelle s'appelle *perception* ou quelquefois *aperception* : sans perception, point de connaissance. Comprendre c'est saisir, on ne sait rien d'une thèse qu'on n'a point saisie. Les deux premières fonctions de l'entendement sont souvent simultanées et peuvent alors se confondre : un objet qui est à notre portée est perçu dès qu'on y applique quelque attention; mais la distinction est manifeste quand l'objet présente des difficultés : l'attention dans ce cas peut se prolonger fort longtemps sans amener la perception à sa suite. Au sujet d'un même point, l'un saisira, l'autre ne saisira pas, quoique l'attention soit égale, et la même personne pourra, malgré sa bonne volonté, saisir un fait et ne pas saisir un principe ou réciproquement, selon la tournure de son esprit. Quand des auteurs estimables viennent vous dire, comme c'est généralement le cas en Angleterre, qu'ils ne comprennent pas l'infini, l'absolu, Dieu, ils sont de bonne foi, mais ils se trompent singulièrement s'ils croient avoir fixé par là les limites de la connaissance humaine. Le fait trouve son explication dans la nature de l'âme : la perception varie selon les sujets, selon les dispositions et les habitudes intellectuelles des peuples. Une infirmité de ce genre atteste une lacune impor-

tante dans l'éducation publique, mais ne prouve rien contre la capacité de l'esprit humain; il suffirait sans doute pour la guérir de dénoncer le compromis traditionnel entre la raison et la foi ou de reconnaître que les principes qu'on a coutume d'abandonner à la foi sont du domaine de la raison. En tous cas, c'est se faire illusion que de penser qu'on ne saisit en aucune façon les objets supra-sensibles, quand on les admet au nom de la religion. Il n'y a point de religion sans une certaine connaissance de Dieu.

L'attention et la perception sont les conditions subjectives de toute connaissance, déterminée ou non. Et comme ces fonctions sont inhérentes à la pensée et non aux objets, il est évident déjà que la connaissance vient de nous et se forme en nous par notre propre activité, contrairement aux prétentions de toutes les doctrines extérioristes qui, sous le nom de sensualisme, de traditionnalisme ou de panthéisme, placent l'origine de nos connaissances dans la matière, dans la société ou en Dieu. La connaissance déterminée ou analytique exige une condition de plus, la *détermination*. Pour connaître un objet dans quelques-unes de ses propriétés ou de ses relations, il faut combiner sans cesse l'attention et la perception, les porter successivement sur un point et sur un autre, jusqu'à ce qu'on obtienne une connaissance claire et suffisante de l'objet; ainsi se forme la science: cette combinaison de l'attention et de la perception constitue la troisième fonction de l'entendement. Déterminer un objet, ce n'est pas le limiter, comme l'assure M. Renouvier, quoique le mot se prête à cette équivoque, c'est l'analyser, le décomposer dans ses qualités et dans ses rapports, le rattacher à sa cause, en considérant chaque élément à part, d'une manière abstraite, et en y appliquant les fonctions de l'intelligence. Mieux un objet est déterminé, plus la connaissance est adéquate ou complète. Il paraît probable que chaque chose est déterminable sans fin par la pensée, c'est à dire que la connaissance est toujours susceptible de nouveaux accroissements. Dès lors il est intéressant de savoir s'il existe quelque méthode pour la détermination scientifique des objets. Cette méthode existe, elle a été mise en lumière

par Kant et consiste dans l'application des catégories, comme nous le verrons en traitant des lois de la connaissance.*

L'attention, la perception et la détermination sont les conditions internes de la connaissance. Voyons maintenant les conditions qui concernent l'objet. Nos connaissances sont éminemment variables; elles varient en clarté et en perfection d'après les fonctions de la pensée, selon la force de l'attention, la vivacité de la perception, la méthode de détermination dont on se sert; elles varient en espèce ou en nature selon les objets qu'on veut connaître. La connaissance d'un objet sensible, qui s'offre à nos organes, est autre que la connaissance d'un objet supra-sensible, qui ne s'adresse qu'à la raison. Cependant dans les deux cas, il ne s'agit que d'objets, et la connaissance d'un objet considéré en lui-même, qu'il soit sensible ou non, s'appelle *notion*. Si, au lieu d'un objet unique, on veut connaître un rapport entre deux choses, soit entre deux substances, soit entre deux propriétés, soit entre une substance et ses propriétés, la connaissance prend un autre nom et s'appelle *jugement*. Si enfin, au lieu d'une simple relation, on veut combiner plusieurs rapports et en tirer une proposition nouvelle, la connaissance change encore de dénomination et devient un *raisonnement*. Tous ces points de vue sont fondés dans la nature des choses, car s'il se trouve des objets dans le monde, il existe aussi, indépendamment de nous, que nous le sachions ou non, des relations entre ces objets, et il existe de nouveau des relations entre ces relations, ne fût-ce que des rapports d'égalité ou de différence. L'activité de l'intelligence, envisagée sous cet aspect, en tant qu'elle est déterminée par les objets, s'appelle opération. Les opérations s'opposent aux fonctions comme l'objet au sujet, bien que toutes deux s'appliquent à la pensée active ou à l'entendement.

La théorie des opérations de la pensée donne lieu à une nouvelle division de la connaissance, qu'il importe de signaler dès ce moment, parce qu'elle détermine la notion de la méthode et qu'elle répand une vive lumière sur quelques parties obscures ou contestées de notre savoir. Comment

avons-nous des notions ou comment connaissons-nous les objets considérés en eux-mêmes? C'est en les voyant soit par les yeux du corps, soit par l'œil de l'esprit qui est la raison, c'est à dire en les observant ou en les contemplant avec attention. Dès qu'un fait tombe sous nos sens, nous le saisissons et l'observons, et si nous reconnaissons qu'il est réel et non illusoire, nous l'admettons au nombre de nos connaissances, alors même qu'il serait en contradiction avec les opinions reçues : c'est une intuition, une *connaissance intuitive* ou de simple vue, comme s'exprime Locke. Nous n'avons nul besoin de raisonner pour constater un fait : il suffit de voir. De même, dès qu'un principe éclaire la raison, nous le saisissons et le contemplons, et nous pouvons l'admettre de nouveau au nombre de nos connaissances, avec les chances ordinaires d'erreur. Il nous est impossible, par exemple, de ne pas penser à l'espace, à l'éternité, à l'humanité, à Dieu, quoique ces objets n'apparaissent pas aux sens : ce sont encore des intuitions, des connaissances intuitives. Chaque fois que nous percevons un objet en lui-même, sans le dériver de sa cause, la connaissance est intuitive, soit qu'il s'agisse d'un fait ou d'un principe. Seulement dans le premier cas, l'intuition est sensible, dans le second, elle est intellectuelle.

Maintenant comment avons-nous des jugements et des raisonnements, ou comment connaissons-nous les rapports des choses? Tantôt d'une manière intuitive, tantôt d'une manière discursive. Quand le rapport est évident, l'intuition suffit, sans distinction d'éléments sensibles ou supra-sensibles. C'est ainsi que nous jugeons qu'un animal est blanc ou noir, que le plomb est plus lourd que le fer, que le tout est plus grand que la partie, que Dieu est infini. Mais il arrive souvent que le rapport entre deux objets ou deux pensées soit difficile à saisir à première vue, par une intuition rapide : c'est alors que nous cherchons une commune mesure, un moyen terme, un intermédiaire entre les deux choses soumises à l'examen, c'est alors que nous raisonnons et que la connaissance devient *discursive* ou démonstrative. Quel rapport y a-t-il, par exemple, entre les angles

alternes internes formés par la section de deux lignes parallèles? L'égalité n'est pas immédiatement manifeste, mais elle le devient si l'on compare les deux angles en question à un troisième angle qui, ajouté aux deux premiers, fait deux sommes égales.

Nos connaissances sont donc intuitives ou discursives, selon la manière dont nous connaissons les choses, en elles-mêmes ou dans leur cause. C'est sur cette distinction que repose la division de la méthode en *analyse* et *synthèse*. L'analyse se contente d'intuitions; la synthèse ne procède que par raisonnements et déductions. Il n'y a là aucune difficulté, et Locke sur ce point est parfaitement d'accord avec Descartes. Mais ce qu'il faut remarquer, c'est que la connaissance intuitive porte aussi bien sur les objets de la raison que sur ceux des sens. Locke en convient au sujet des vérités qu'on appelle axiomes. Les propositions générales : ce qui est est, il est impossible qu'une même chose soit et ne soit pas, ne sont pas moins évidentes en elles-mêmes que ces propositions particulières : ce qui est blanc est blanc, le rouge n'est pas bleu (1). Tel est le fondement de la connaissance supra-sensible.

Les opérations de la pensée seront discutées dans la suite. Dans la théorie générale de la connaissance, une seule question intéresse les conditions du savoir : comment l'objet, substance ou rapport, est-il connu dans l'intuition? Sous la condition qu'il nous soit *donné*. L'objet est la matière de la connaissance, selon la terminologie de Kant. Cette matière existe hors de nous, indépendante de notre activité, que nous la connaissions ou non, et doit être connue telle qu'elle est, sans addition ni diminution. La pensée ne change pas les choses ni leurs relations, mais les accepte et n'a qu'à les prendre comme elles sont. Si l'objet n'est pas une création de la pensée, comment donc nous est-il donné? Tantôt d'une manière immédiate, tantôt d'une manière médiate.

Le moi se révèle immédiatement à la pensée : chacun a

(1) Locke, *Essai sur l'entendement humain*, liv. iv, ch. II et VII.